
Recensions

Numéro 84, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66103ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2012). Compte rendu de [Recensions]. *Brèves littéraires*, (84), 83–115.

INDEX DES RECENSIONS

Début 2011, sinon à la fin de 2010, plusieurs membres de la Société littéraire de Laval ont publié des livres ou participé à des collectifs. Tous ces ouvrages ont été présentés lors d'un lancement collectif qui a eu lieu à la Maison des arts de Laval, en décembre 2011. Les recensions qui suivent ont été préparées par Danielle Forget (DF), Nancy R. Lange (NL), Hélène Perras (HP), Danielle Shelton (DS) et François Tardif (FT).

Les membres en règle de la SLL sont invités à faire parvenir leurs nouvelles publications à la Société, pour recension dans les prochains numéros de *Brèves littéraires*, quel que soit le genre et qu'il s'agisse de publications chez un éditeur ou à compte d'auteur, d'un collectif ou d'un périodique (revue).

Voici, par ordre alphabétique, la liste des auteurs membres de la SLL dont les œuvres sont présentées dans ce numéro (suite des recensions parues dans le numéro 83).

Acquelin, José. <i>Le zéro est l'origine de l'au-delà</i> , Herbes rouges, 2011 / poésie	89
Acquelin, José. « Autoportrait d'une connaissance », dans « Trente-Cinq », <i>Estuaire</i> 145 / poésie	90
Acquelin, José. « 22 satoris », dans « Renaissance », <i>Art le Sabord</i> 90 / poésie	90
Allard, Francine. <i>L'heureux destin des fous</i> , coll. « Mandragore », Marcel Broquet, 2011 / roman	104
Allard, Francine. <i>Écrire pour faire damner mon père</i> , coll. « Écrire », Trois-Pistoles, 2011 / essai	105
Augustin, Yves-Patrick. <i>D'exil, d'amour et de souffrance</i> , coll. « Lettres Terres », Le chasseur abstrait, 2011 / poésie	92
Augustin, Yves-Patrick. <i>Port-au-Prince Entre deuil et mémoire</i> , L'Harmattan, 2011 / poésie	93
Bergeron, Lise. <i>Courtepointe Des histoires qui font chaud au cœur</i> , AQIS, 2011 / témoignages	114
Bonneville, Lise. <i>Quoi de neuf au village ?</i> , Les Francophiles, 2011 / nouvelles, contes	110
Chabot, Denis-Martin. <i>Histoires du Village</i> , « Manigance » (vol. 1), « Pénitence » (vol. 2), « Innocence » (vol. 3), « Accointances » (vol. 4), Textes gais, 2011 / romans, réédition numérique	107
Dandois, Aimée. <i>Vie en berne</i> , Cidihca, 2011 / poésie	88

Drouin, Claude. <i>Les îles d'eau</i> , compte d'auteur, 2011 / roman	98
Drouin, Claude. <i>Ton fleuve fauve</i> suivi de <i>Temps cueilli</i> , compte d'auteur, 2011 / poésie	99
Duff, Micheline. <i>Pour les sans-voix</i> , t. 1 « Jeunesse en feu », Québec Amérique, 2011 / saga contemporaine	109
Dufour, Bruno. <i>Affluents</i> , L'encrier salin, 2010 / poésie	94
Forget, Danielle. <i>Je vais vers ce qui n'est pas</i> , Le lézard amoureux, 2011 / poésie	91
Forget, Danielle. <i>L'appétit des eaux</i> , Marcel Broquet, 2011 / roman policier	101
Joly, Bernard. <i>Ma douce belle, ma souffrance, mon univers</i> , MFR, 2011 / citations, chansons, CD	100
Julien, Jacqueline. <i>Quête et enquête d'identité</i> , Véritas Québec, 2011 / récit de vie	112
Lalonde, Robert. <i>Saga des saisons</i> , Saule, 2010 / poésie	95
Landry, Céline. « Prison », « Mosaïque », dans <i>Le Passeur</i> 28, FQLL / poésie	96
Landry, Diane. « Commencer par la faim », dans <i>Main blanche</i> , vol. 16, n° 2, UQÀM / poésie	96
Legoux, Caroline. « Les châteaux de sable du bout du monde », dans « Papa, p'pa, père, vieux con... », <i>Virages</i> 57 / nouvelle	102
Martel, Armand. <i>Le livre</i> , Savoir7Pouvoir.com, 2011 / essai	113
Mondou, Pierre, <i>alias</i> Le Pierrot de Lune. <i>Derrière le masque du rêve</i> , t. 1, Les deux frères S.E.N.C., 2011 / poésie	100
Ouellette, Fernand. « Sanglots d'ailes », « Quatuor climatisé, I », « Avec Höderlin », dans <i>Anthologie Poezibao</i> / poésie sur Internet	86
Pagé, Monique. « Clair-obscur », « Mon père », « Ici gît », « Rénovation », dans <i>Le Passeur</i> 28, FQLL / poésie, nouvelle	96
Pelletier, Luce. « Le renku », dans <i>Chou hibou haïku</i> <i>Guide de haïku à l'école et ailleurs</i> , Alter (France), 2011 / guide pédagogique	111

Perras, Hélène. « Les âges de l'amour », dans <i>L'amour selon les générations</i> , coll. « L'aventure des mots », Centre Berthiaume-Du-Tremblay, 2011 / récit	103
Pronovost, André. <i>Appalaches</i> , XYZ, 2011 / récit (road novel)	106
Provencher, Roland. « Les mots », « Moisson de brises », « La journée d'un indéci », dans <i>Le Passeur</i> 28, FQLL / poésie, nouvelle	97
Provencher, Roland. « Traces », dans <i>La Bonante</i> , UQAC, printemps 2011 / poésie	97
Robert, André-Guy. « La nuée », dans « Réinventer le 11 septembre », <i>Mœbius</i> 130 / nouvelle	102
Robert dit Lafontaine, Diane. « Ô Nelli Nelli Nelligan », dans <i>Le Passeur</i> 28, FQLL / poésie	97
Roy, Réjean. « Le centenaire », « Quel malotru ! », « Vive la différence ! », « Jojo Larue », dans <i>Apparences trompeuses</i> , L'arc-en-ciel littéraire, 2011 / nouvelles et récits	108
Roy, Réjean. « J'ai soif de toi », « Comment te dire que... », « Pourtant... », « La presque centenaire », « Je regrette tellement », « Je suis », dans <i>De vers et de prose</i> , L'arc-en-ciel littéraire, 2011 / poésie	109
Tardif, François. <i>Petit-Loup fait le fou !</i> et <i>À l'ombre d'un loup</i> , Parfum d'encre junior, 2011 / albums pour la jeunesse	115
Turcotte, Nicole. <i>Sous le feuillage du monde</i> , dans coll. « Poèmes du lendemain », n° 20, Écrits des Forges, 2011 / poésie	86

Devenez un AMI... d'une grande institution québécoise



Participez à nos activités culturelles

- Ateliers d'écriture • Visites commentées
- Club de lecture littéraire • Club de lecture sur l'Histoire

Profitez des privilèges accordés par nos partenaires

- Théâtre du Nouveau Monde • Théâtre du Rideau Vert
- Opéra de Montréal • Archambault • Café des lettres
- Café et restaurant de la Grande Bibliothèque

Joignez notre équipe de bénévoles

Informez-vous

- www.amis.banq.qc.ca • 514 873 1101 poste 3286

Poezibao est un site web belge participatif comprenant notamment une anthologie permanente de poésie de plus de 5000 liens, à ce jour. Hélène Dorion et Madeleine Gagnon (deux ex-invitées des cafés littéraires de la SLL) y ont leur entrée, de même que **FERNAND OUELLETTE**, membre d'honneur de la SLL.

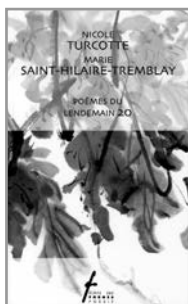
Pour ce dernier, trois poèmes, dont le dernier a paru en 2005 : « Avec Höderlin », dans *L'Inoubliable – Chronique I*.

*Nous avons grand désir
De regarder le Jour,
Un jour vertical, joyeux,
Qui nous ramène à la source.*

Une poésie qui se révèle plus lumineuse que celle des années 1950 : « Sanglots d'ailes », dans *Ces Anges de Sang* (repris dans *Poésie – poèmes 1953-1971*) (1^{er} extrait ci-dessous) ; « Quatuor climatisé, I », dans *Séquence de l'Aile* (repris dans *Sillage de l'Ailleurs*) (2^e extrait).

*il y a mort de soleil
à la source du jour*

*Même vin de suie à éteindre le blanc des vergers. [...]
[...] Au long des devantures, les passants surchauffent un ciel
éteint.*



NICOLE TURCOTTE ¹

Sous le feuillage du monde

dans coll. « Poèmes du lendemain », n° 20
Écrits des Forges, 2011, 58 p., p. 9-30

NL

À l'automne 2011, lors du Festival international de poésie de Trois-Rivières, la Trifluvienne Nicole Turcotte a reçu le Prix Piché de Poésie de l'UQTR qui couronne chaque année une première œuvre poétique et en offre la publication aux Écrits des Forges.

Dans cette magnifique suite de poèmes, ce qui pourrait apparaître comme de la simplicité est en réalité le fruit d'un travail d'écriture soigné, poussant le dépouillement jusqu'à la révélation de l'essentiel et à la condensation de l'image poétique.

*un livre
langue qui s'allume parmi les pierres* (p. 23)

Quel nom porte cette tristesse qui traverse le recueil, jamais nommée mais constamment donnée à sentir ? C'est, entre autres, celle de notre inadéquation au monde, de la mise en veilleuse de notre vastitude

*je ne sais pas pour vous
cette tristesse
de ne pas vivre ce que nous sommes* (p. 12)

Est-ce dans notre rapport à l'autre ou dans notre rapport à la nature qu'origine la blessure ?

*et puis la terre est une question
que je te pose* (p. 15)

Le mystère plane mais la blessure, sobrement, doucement, sans éclat de voix mais de façon continue, donne son chant à entendre.

*je m'agenouille en elle
et ça pleure l'âme
et ça dit cœur
ce choix aux ailes brisées* (p. 16)

Le lieu de la parole est celui de la solitude de l'être sensible en quête de l'autre, le ton, celui du recueillement, d'une foi affranchie d'églises.

*à force de ciel
nous serons* (p. 11)

D'espérance, la blessure est traversée jusqu'à l'apparition d'un être apaisé, réconcilié avec lui-même, avec la mort et avec l'humanité. Voici une voix singulière et bien belle qui nous livre, avec une imagerie très personnelle, une méditation superbe, empreinte d'humanisme, un abri pour le cœur.

DS

¹ Finaliste au prix de poésie 2010 de la Fondation lavalloise des lettres (*Brèves 81*), Nicole Turcotte est lauréate du Prix Piché de poésie 2011. Ce prix, qui porte le nom du poète Alphonse Piché, souligne le travail de création en poésie chez la relève de tout âge. En 1995, il avait été remporté par la Lavalloise Dominique Gaucher et en 2004, Leslie Piché (actuellement présidente de la SLL) avait reçu la mention. Ajoutons que la mention 2011 revient à la lauréate du prix de poésie 2010 de la FLDL, Marie Saint-Hilaire-Tremblay (*Brèves 81*). Le prix et la mention sont chacun assortis d'une bourse de l'Université du Québec à Trois-Rivières.

AIMÉE DANDOIS
Vie en berne
Cidihca, 2011, 110 p.



DF

Un témoignage saisissant fait de vers d'une part, de sculptures, de gravures et de collages en illustrations d'autre part, sur pages jumelées. Voilà l'ouvrage que nous présentent Aimée Dandois et Stella Pace. *Vie en berne* allie parfaitement la parole et le visuel dans une symbolique de la guerre et de ses effets destructeurs.

Cette symbiose est bien sentie et plusieurs correspondances en sont responsables. Les sculptures de ciment et de foin, dont plusieurs ont des formes humaines à peine reconnaissables tandis que d'autres se dressent, statues figées auxquelles il manquerait un bras, une tête... Les collages ont une innocence enfantine si ce n'était des ombres bleu nuit courroucées. D'autres collages laissent des traits grossiers qui gagnent en expansion : « des nuits sans bornes » (p. 78) dit la poète jouant des mots sur la page, les métaphores du vide, du deuil et de la douleur prenant le relais de la couleur, des formes brutes de Pace. Le poids des choses, « le macadam des pas » trouvent leur contrepartie dans des collages en série sur le mur (p. 52-53).

Il n'y a pas que la présence qui soit mise de l'avant. Il y a aussi l'absence, le manque, tels les visages exempts de sourire.

*La tourelle
sur une tête esseulée
cherche
le sourire
absent.*

(p. 44-45)

Absence, silence appellent la réflexion. Ils font pencher la vie vers la mort, quand ce n'est pas l'inverse, tant la frontière menant de l'une vers l'autre est ténue.

*Sol contaminé
haine où
la vie n'en finit pas
de mourir*

(p. 28-29)

Dans un monde privé de lumière, l'individu cherche un « phare » (p. 94). En dépit de la guerre, de la perte de l'enfance et des rêves mitraillés, la parole fait surface ; il lui revient de clore magistralement le recueil :

*L'oukoumé reverdira
éradiquant l'épine
cruelle
vie en berne.*

(p. 104)



JOSÉ ACQUELIN
Le zéro est l'origine de l'au-delà
 Herbes rouges, 2011, 112 p.

Un peu plus de soixante-dix poèmes rassemblés en ce recueil, le sixième que José Acquelin place aux éditions Les herbes rouges. *Le zéro est l'origine de l'au-delà* compose diversement avec la légèreté de la comptine et la profondeur d'un arrimage à la philosophie, sans se priver des échos de la physique. Le poète chercherait-il à mesurer l'infini ?

*Le soleil est haut
 le soleil est central
 donc le haut est également central* (p. 48)

À moins qu'il ne s'agisse de la destinée humaine coupée de nos frayeurs quotidiennes ?

*notre cœur est moins libre qu'une pierre
 les briques ont la nostalgie
 des pierres qu'elles furent* (p. 15)

Il y a de cela mais aussi, sans conteste, les intonations zen d'une voix que l'on devine justement posée, la conscience au bout des lèvres.

*on ne résout les contraires
 qu'en contrariant les résolus
 comme l'eau ne s'élève en l'air
 qu'en se brûlant à son absolu* (p. 55)

Les extrêmes se rejoignent en un ballet paradoxal ; prescriptions de vie ou déclamations ludiques, les propos voguent, même jusqu'au calembour.

*in plumeau veritas
 c'est au plus haut
 que je bois ma tasse
 ma gentiane c'est le zéro* (p. 101)

C.Q.F.D.* de la poésie ; sa vérité vainc toute résistance. Il ne reste plus qu'à se laisser guider par la lecture : le plaisir dans l'au-delà des mots que procure ce recueil de José Acquelin.

* Ce qu'il fallait démontrer.



JOSÉ ACQUELIN
 « Autoportrait d'une connaissance »
 dans « Trente-Cinq »
Estuaire 145, 114 p., p. 11

Cette année, comme il en a l'habitude, José Acquelin a publié en revue. Il a participé, avec trente-quatre autres poètes, à un numéro spécial de la revue *Estuaire* soulignant les trente-cinq ans de la publication toute de poésie. Dans son liminaire, l'éditeur Jean-Éric Riopel qui, avec cette parution, tire élégamment sa révérence, remercie José « pour sa présence entière, amicale et rassembleuse, [dont tout le] quotidien est respiratoire du poème » (p. 6). Sur le nuage de cette métaphore, un extrait de *Autoportrait d'une connaissance* :

*maintenant je peux ne pas aller dormir
à force d'avoir vidé mon envie de rêver
à autre chose que ce que j'ai cru
jusqu'à cette nuit devoir nommer*

JOSÉ ACQUELIN
 « 22 satoris », dans « Renaissance »
Art le Sabord 90, 64 p., p. 5



Un autre poème de José a paru dans la revue *Art Le Sabord*. Sa note biographique donne le ton : « Aimant le vide de sa condition, José Acquelin est poète à plein temps. À ses temps perdus, il n'a pas besoin de s'efforcer de ne rien faire : retrouver le temps n'est pas son job. » Le poème s'intitule : *22 satoris*. Dans le bouddhisme zen, le mot satori désigne l'éveil spirituel. Sa signification littérale est « compréhension ». Les satoris sont jumelés – comme tous les textes de cette revue – à une œuvre d'art visuel : ici, une toile de Jacques Payette intitulée *Le bruit autour du silence* représente une fillette sagement assise devant un poème mural. Peut-être l'éditeur a-t-il été inspiré dans son choix par l'un ou l'autre de ces satoris :

*le premier combat est de fleurir
la beauté rend caduque l'armure*

*le sixième choix ouvre le cœur
il n'y a pas que l'espace*

*la neuvième solitude s'anéantit
la naïveté traverse les miroirs*



DANIELLE FORGET

Je vais vers ce qui n'est pas
Le lézard amoureux, 2011, 70 p.

Écrit dans un entrelacement sensible où l'intellect rend les armes face au désarroi, voici un recueil qui donne à voir la chorégraphie de l'amour ou plutôt du cul-de-sac amoureux, par la voix du souvenir qui le préserve et le convoque : « une géométrie vaincue s'exhume dans le contour » (p. 7). Les ellipses et le néologisme se font l'écho d'une direction à inventer.

*dans une auto scaphandre
dans un corps éponge
routent mes pas
congédiés du territoire* (p. 9)

Rapidement, l'objet du désir se profile, générant un malaise organique dans le processus mnémonique.

*la mémoire hoquette
d'avoir foulé à satiété
s'être gavée aux replis de ton cou* (p. 10)

Malgré l'effort de s'en tenir à une rigueur intellectuelle, la résurgence du souvenir du sentiment amoureux sème la pagaille et désorganise le discours, tout au long de la première partie intitulée *Mauve allure*.

*quand toi de mes arpèges
gravites la spirale
tes pas en lacets
jongleurs
de peut-être en plus tard
la mesure se dérobe* (p. 17)

La pensée reprend le dessus dans les trois parties qui suivent, soliloque qui démontre morgue et capacité à se relever et à poursuivre son voyage, usant de distanciation, d'ironie ou de références esthétiques picturales pour faire diversion au choc, amortir le ressenti. De Rio au blanc d'un espace qu'envahit l'hiver, des outardes à la neige, nous entrons dans l'austérité lourde d'une certaine résignation.

*le ciel appesantit le pavage
témoins les arbres
se tiennent cois et superbes* (p. 53)

Est-ce l'homme aimé ou le projet territoire qui nous a abandonnés ? Les deux finissent par se confondre et le recueil se clôt sur une solitude entourée de vaste et assumée. Nous ne

pouvons que saluer le brio de cette conductrice émérite qui nous mène d'un bout à l'autre de ce rallye des sentiments avec une précision de chirurgien et réussit à dire la dépossession et à frôler le vertige sans jamais perdre le contrôle de son véhicule.

YVES PATRICK AUGUSTIN

D'exil, d'amour et de souffrance

coll. « Lettres Terres »

Le chasseur abstrait, 2011, 114 p.



FT
DS

De son pays d'origine (Haïti) jusqu'au creux de son âme, Yves Patrick Augustin se livre tout entier dans sa poésie. Rien n'échappe à son regard, rien ne se soustrait à sa lucidité. À travers ses mots, croyons-nous apercevoir sa terre côtoyant son ombre, cherchons-nous à percer les mystères qui planent dans son entourage, rêvons-nous à des ailleurs tendres et aimants ? Assurément puisqu'au bout de sa plume glissent des images qui sonnent familières à nos cœurs. Très loin des réflexions sèches de la politique, sa poétique nous raconte l'intérieur des êtres et leurs desseins.

En quatrième de couverture, l'éditeur évoque l'image d'« une quête, quête de soi dans un monde qu'on ne choisit pas. La même quête « ancrée dans la mémoire de l'exilé », qui se poursuit inlassablement livre après livre (voir recension, *Brèves* 78). Ici encore, la mémoire se mêle à la douleur, l'amour au manque. » Pour décrire l'exil, poursuit l'éditeur, le poète a recours à « un fracas de mots qui impose le silence ».

*Penses-tu que nos rêves s'effaceront avant l'aube ?
Agrippée à mon ombre, tu pleures
Sans croire à la renaissance de la lumière
Dans les yeux de nos enfants de solitude.
Pourquoi erres-tu entre mes mots et mon mutisme,
Dans mes bidonvilles de cauchemar
Avec la douleur de l'île, sur les trottoirs vides
de mes mirages ? (p. 87)*

On le voit, il y a chez Augustin, de la tendresse mêlée à la nostalgie : « Pourtant, mère de mes nostalgies, / Partout tu es. / Partout dans ma mémoire, / Partout dans mon mutisme, / Partout dans mon errance » (p. 37). Partout de la beauté... et de l'espoir aussi, celui « qui change la blessure en colombe », avec des « yeux dans le noir pour éclairer [l]es souvenirs » (p. 77).

*Je suis l'oiseau de tes voyages, le chant qui décrit
La géographie du ciel et le relief du temps de l'attente.*

*Demain, je lèguerai à l'aube mon espoir
D'une terre plus belle
Que mes rêves, et mon verbe deviendra baume
Pour tes errances sans fin.* (p. 63)

DS

YVES PATRICK AUGUSTIN
Port-au-Prince Entre deuil et mémoire
L'Harmattan, 2011, 72 p.



« Je suis né sur une terre apprivoisée par la souffrance où gesticule un peuple de martyrs. » (p. 5) Ainsi s'ouvre ce recueil de poésie qui attribue à Port-au-Prince le triste titre de « capitale de la douleur ». D'emblée le poète réaffirme son appartenance éternelle à Haïti : « Jamais mon exil ne sera assez profond pour que je t'oublie... » Sa poésie, en un thème récurrent chez lui, est là « pour conjurer l'oubli » (p. 21); pourtant, cette fois-ci, dans l'après séisme du 12 janvier 2010, écrire est devenu, pour Yves Patrick Augustin, un « itinéraire de délivrance » (p. 6).

*Je suis une fêlure dans la terre, / [...]
Un écho qui cherche un écho dans le matin,
Un râle dans le sommeil des enfants,
Une longue clameur emportée par le vent
Qui chasse dans mes yeux
Des nuages de sang et de fleurs déchirées.* (p. 25)

On apprécie que la langue souvent directe (« Mon peuple est un martyr qui marche... ») s'exprime également par la métaphore naturaliste (« Mon peuple est un oiseau qui dompte la douleur / Avec ses ailes blessées » – p. 43) et par l'animisme (« La solitude des balcons qui gardent encore / Une parcelle de notre histoire dans la poussière » – p. 60). Au terme des quarante et un poèmes du recueil (ou peut-être plutôt *du long poème* tant le deuil est vécu sans discontinuité), l'auteur « ouvre [une] fenêtre sur la légende » pour toucher l'universel : « Une tristesse qui n'est ni d'ici, ni d'ailleurs, / Une tristesse d'outre-tombe » (p. 68). Oui, véritablement – on le ressent à chaque page – « quand sa terre tremble, c'est l'âme du poète qui s'effondre » (4^e de couverture).

*Le poète qui nous invitait hier à faire offrande
De nos chants pour que fleurissent les roses
Dans les fossettes des demoiselles
Est mort.
Aujourd'hui, l'espoir est derrière nous.* (p. 66)

BRUNO DUFOUR

Affluents

L'encrier salin, 2010, 62 p.

DF



Dans ce recueil posthume, *Affluents*, au titre si bien lancé, telle une invitation, Bruno Dufour nous guide et se livre corps et âme aux fluctuations du temps. Perceptions de l'enfance, du pays, du mystère. Elles affleurent surtout du monde marin qui envahit sous ses formes fluctuantes.

Une première partie, « Fragments de l'espace natal », imprime un retour par la conscience aux sensations évanescentes, fuies ou trop peu visitées. Dans cette eau utérine jonchent des « blessures originelles », des « rapides impétueux » et bien d'autres images troublantes. Le poète nous entraîne par la force des pulsions. Du Saguenay, sa terre natale, le voyage se poursuit; il traque la géographie, de marées en océans au gré des continents sans frontières, pour revenir au point de départ qu'il n'a, en fait, jamais quitté. Ainsi se boucle le cycle de la vie, quand la vieillesse rappelle l'enfance. Il en va de même du voyage quand l'ailleurs fait corps avec l'ici; osmose de l'homme avec « son grand fleuve chéri ».

[...] *tu t'abreuves de mes colères
tu te gonfles au sang de mon orgueil
tu respires mes fantasmes
les plus meurtriers
au fond tu es moi
le silence de ma parole*

Où l'art nous mène-t-il, quant à lui ? Au-delà de la souffrance, au-delà du passé, au-delà de la vie. C'est ce que le poète suggère, dans la deuxième partie du recueil intitulée, « Ailleurs où partir ».

*Je tremble
j'expire
saurai-je vivre ma mort
dernière ligne blanche*

dignité

Le poète fait face à la mort comme il en va des réalités de la vie, sans détour : une zone d'exploration convoquée inévitablement par la condition d'artiste qu'il assume pleinement, jusqu'à son ultime parole.

ROBERT LALONDE*Saga des saisons*

Saule, 2010, 68 p. (non paginé)



Pawkwish Nanéboujo. Tel est le nom objiwé du Robert Lalonde dont il est ici question, poète métis dont la poésie trouve sa source au cœur de l'imagerie de la culture et de la réalité amérindiennes. Amour de la nature et force de vie sont évoqués : « l'enfant de la neige et de la boue / s'écrase et se dresse toujours plus fort ».

Parfois proche de la prose, le poème se fait l'écho de l'univers sauvage d'où il émane et d'une faune qu'on peut endosser, comme un personnage, comme un sorcier chamane.

*s'il fête à la lumière du nord
le potlach de l'eau et du pollen
il arme l'espoir aux jeux du hasard
aux griffes du lynx qui mord l'aurore*

Oui, comme l'annonce le titre, il sera question du cycle des saisons en ce recueil, mais aussi des saisons de la vie de l'homme. L'enfant du nord – celui du poème d'ouverture – tenace et sauvage, « que lui proposes-tu ? » demande le poète ; « l'appât d'une solitude aux murmures de la glace / qui brûle l'air sur nos traces ». L'élan de la jeunesse et l'amour d'une liberté nomade animent cet enfant en route vers l'âge adulte.

*souliers de l'aube
au ressac des saisons
l'amour amarre ses fruits à l'horizon
si petit soit le pas
il permet d'avancer
d'un point à l'autre du nord*

Avec simplicité, le recueil pose les jalons, un poème à la fois, de son appel à la fierté et au sentiment d'appartenance. Certains poèmes sont plus près de l'oralité ou de la chanson. L'ardu du quotidien des Amérindiens d'aujourd'hui est aussi abordé. Le désespoir de l'homme nomade dépossédé traverse sobrement le poème. Le difficile apparaît, comme par exemple ici, au cœur du poème intitulé « Totem blues ».

*à l'abreuvoir du soir
au hasard de l'ombre
l'espoir se traîne les pieds sur la route sans âge*

À lire, pour se redécouvrir, à travers le témoignage émouvant d'un rêveur idéaliste, amoureux de la nature et de l'humanité.



DIANE LANDRY
« Commencer par la faim »
dans *Main blanche*, vol. 16, n° 2
UQÀM, 131 p., p. 54

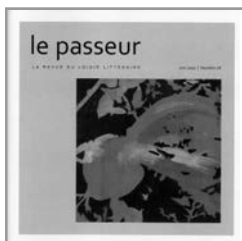
DS

Main blanche, la revue littéraire de l'UQÀM réservée à sa clientèle étudiante, publie un autre poème de Diane Landry. Dans le numéro précédent, ses deux brefs poèmes empruntaient à la nature, morte ou exubérante (Brèves 83). Cette fois, elle a choisi un style bien différent, direct, cru, dans « Commencer par la faim », *F A I M*, sans témoin gênant, si ce n'est un os qui la regarde (extrait, p. 53).

*Le silence du plat, à l'instant de l'acte.
Rosée la chair. Fin du grésillement.
Choisir une assiette en conséquence. Sans motifs.*

Rappelons que la poète a reçu en 2011 la première mention du prix de poésie de la Fondation lavalloise des lettres (Brèves 83).

CÉLINE LANDRY
MONIQUE PAGÉ
ROLAND PROVENCHER
DIANE ROBERT DIT LAFONTAINE
dans *Le Passeur* 28, FQLL
32 p., p. 4-5, 15, 19-22, 25-28, 30



DS

Céline Landry signe « Prison », un poème libérateur en miroir : « Un jour, un soir », « Un soir, un jour ». Comme dans la comptine de Dame Tartine, les barreaux sont en carton, la porte en pelure d'oignon, les murs en chiffon et la grille en dentelle de coton (p. 15). Un deuxième poème, « Mosaïque », est construit comme une chanson. « Derrière les mots / encore des mots / écho / de nos insondables cavernes » (p. 28).

Dans la nouvelle « Rénovation », Monique Pagé s'amuse avec une suite de petites catastrophes causées par un grain de sable. « Clair-obscur », « Mon père » et « Ici gît » poétisent délicatement la fin d'un « petit être éphémère / [...] reparti dans [s]on vaisseau d'eau », celle du père qui « rumine une carapace d'historiettes en boucles / [et] ressasse le vide » et celle d'« un homme perdu / Dans une femme trop grande pour lui » (p. 4, 5).

*Immense froidure
Peur atlantique [...]
Ici se désagrège le moindre frisson
Océan nu*

Diane Robert dit Lafontaine évoque dans son poème « Ô Nelli Nelli Nelligan », deux écrivains « encagés, trucidés, au prix du silence et des apparences » : Nelli Arcand et Émile Nelligan. Le rapprochement semble plus que simple consonance : serait-il résonnance d'une histoire personnelle ?

*Moi qui suis prisonnière,
Une proie effrayée seule
[...]
Dans mon petit lit de fer
Je paralyse, et je prie.*

(p. 25, 26)

Roland Provencher a fait paraître dans ce numéro du *Passeur* un texte intitulé « La journée d'un indécis ». Cette nouvelle aurait pu tout aussi bien s'appeler « Paresse à deux vitesses ». Un homme reçoit des amis à souper. Lentes tergiversations, puis exécution sommaire et à la hâte des courses et de la cuisine – l'auteur nous immerge dans un quotidien où plusieurs se reconnaîtront. Puis, changement de registre pendant le repas : l'hôte pense à l'amour, à la famille *versus* sa liberté. Et – habile construction – retour brusque au réel : « Marc, où astu la tête ? ... tu viens de verser du vin dans ton café ! » (p. 20)

Dans la même publication, deux poèmes : « Les mots », qui « libres regimbent dans leurs frontières » (p. 27), suivi de « Moissons de brises » :

*Je laisse tout autour voler les oiseaux blancs
Je ne sais plus leur nom, j'ai oublié [...]
Le vent fouille dans le brouillard à la recherche du phare.* (p. 30)

DS



ROLAND PROVENCHER

« Traces », dans *La Bonante*
UQAC, printemps 2011, 60 p., p. 29

Roland Provencher a participé au numéro du printemps de *La Bonante*, la revue de création littéraire de l'Université du Québec à Chicoutimi. En réponse au thème « Souvenir ou amnésie », il a intitulé son poème « Traces ». Des mots du quotidien qu'un adjectif bien choisi transforme instantanément en drame.

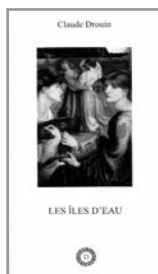
*[...] la boue collée à la semelle de ta chaussure a laissé
sur le tapis une trace hypocrite*

Rappelons que deux membres de la SLL ont été lauréates du concours du meilleur texte de quatre lignes de *La Bonante* : Leslie Piché en 2007 et Diane Landry en 2008 (*Brèves* 77 et 78).

CLAUDE DROUIN

Les îles d'eau

compte d'auteur, 2011, 191 p.



NL

Les femmes et l'écrivain, sujet immémorial revisité. Femmes réelles ou inventées, sources d'inspiration, « mes îles d'eau », nous dit l'auteur, lacs insondables aux reflets changeants et contradictoires. Un exergue nous situe d'emblée : des hommes enfermés la nuit dans un musée contemplent à leur aise, en temps illicite, un portrait de femme éclairé par une lampe sourde (André Breton, *Nadja*). Ici, le souvenir fait office de musée, et l'écriture, de lampe. Cinq femmes défilent en autant de portraits fragmentaires. Véritables muses à la présence esthétique, toutes accordent une importance à l'écriture et au rôle que celle-ci joue dans la vie du narrateur. Elles sont décrites minutieusement : couleur des yeux, texture et nuances de la chevelure, expressions, gestes, détails des vêtements et des accessoires... « Elle enfilait un gant apparu je ne savais d'où, un cuir fin d'un bleu profond que le sel avait grignoté aux jointures » (p. 49). L'essentiel semble être de les donner à voir et à sentir dans leur interaction avec l'écrivain souvent cantonné au rôle d'observateur. C'est la femme qui bouge, décide ; l'homme observe, commente intérieurement (à notre profit) et réagit, ou non. Le récit nous laisse entendre ses réflexions intérieures et effectue une exploration psychologique de ses états d'âmes, d'où une distanciation et l'impression d'un homme continuellement hésitant. Certaines explications du rapport entre l'homme et la femme restent dans l'ombre et le narrateur fait montre d'une certaine passivité qui peut agacer jusqu'à ce qu'on nous explique, en mi-parcours, la nature de son interaction avec la femme. Se crée alors un pivot qui donne au roman une nouvelle tournure, amène une relecture, renouvelle l'intérêt et nous aide à comprendre que l'essentiel n'est pas là où on l'a d'abord cherché.

La parole est élégante, certains passages très poétiques, à commencer par l'ouverture, où on nous présente Jen la voyageuse (p. 3).

En elle, l'Asie l'accusait d'absence.

Ses voyages étaient chairs, sang obligatoire, comme le courant de la mousson à même les nuages. L'air qu'elle gardait pour elle avait été respiré ailleurs.

Si certaines réflexions spirituelles mises dans la bouche du narrateur semblent parfois exagérées, le roman démontre un désir d'exploration du côté fleuri du dialogue, en somme un air de conversation entre gens de lettres, de dialogue à l'ancienne qui valorise l'esprit.

CLAUDE DROUIN

Ton fleuve fauve suivi de *Temps cueilli*
compte d'auteur, 2011, 167 p.



La première des deux parties du recueil, *Ton fleuve fauve*, est une suite de poèmes en huit volets. On y fait de belles découvertes, tel le texte d'ouverture, poignant : « ta douleur une chute / un silence mordu dans l'oreiller » (p. 3).

Tout tourne autour de la femme aimée, dont le passé difficile hante le présent amoureux : « Ta mère écoutait de l'autre côté / de la porte claquée [...] Ta mère écoutait sans frapper / Le lendemain ton père cognerait » (p. 4); « rien n'était alors choisi / qui aujourd'hui subsiste » (p. 5).

Le poète est à la fois le confident et le témoin de cette douleur : « note à note / la triste musique / de tes poings fermés sur la page » (p. 29); « chaque nuit nécessaire à ma peine / un train siffle dans ma plume » (p. 14).

Ce passé indélébile, comment s'en affranchir ? En se lançant dans le corps pour s'y perdre et oublier : « jusqu'à demain / je t'offre un pont à jeter / sur la solitude » (p. 24).

L'amour, toutefois, se révélera insuffisant, le réflexe de fuite menant le bal. De difficultés en désarrois, le poète en arrive à faire le deuil de son désir de permanence et à accepter l'instantané de moments de passion vécus comme un prélude au départ : « car l'envie m'est morte en force / de l'exigence franche » (p. 111); « j'ignore comment vivre l'indécente facilité / de nos bonheurs impromptus » (p. 59).

Et à lire et à relire, on en vient à accompagner le poète dans son voyage désespéré au cœur de la passion, à le voir comme un être prêt à se contenter de miettes – « mens-moi / comme l'on récite un poème à un chien doux » (p. 112) – et jusqu'à ressentir avec lui la vastitude de sa perte.

La deuxième partie, *Le temps cueilli*, propose un bouquet de « regards d'inspiration japonaise », nous dit l'auteur, des poèmes célébrant la nature, le quotidien et les saisons avec, par moments, de fort jolies tournures, surtout dans les volets titrés « Bientôt le muguet », « La flamme du vent » et « La lumière des Glaces ».

le merle
tache de terre
sur le parquet d'herbe (p. 127)

À la fin du recueil, une série d'instantanés de moments d'un quotidien heureux à deux boucle la boucle, en écho au difficile partage de l'intime du début, ici réconcilié.



BERNARD JOLY
Ma douce belle, ma souffrance, mon univers
MFR, 2011, 78 p.

DS

La commémoration, quelle qu'en soit la forme, aide la personne endeuillée à traverser l'épreuve de la perte. Bernard Joly raconte le chemin de son épouse vers l'au-delà, tout en explorant ses propres sentiments. Autodidacte, il a peint une toile, a rassemblé de nombreuses citations d'auteurs, s'est confié comme dans un journal intime et a composé une dizaine de chansons, pour constituer un recueil hybride accompagné d'un CD de musique, le tout à compte d'auteur. Témoignage émouvant dans lequel l'homme, cultivé et introspectif, cite entre autres Sophocle (« Un mot nous libère des fardeaux et des maux de la vie; ce mot est l'amour. »), puis Lamartine (« Un seul être vous manque et tout est dépeuplé. »). Dans sa chanson éponyme, il écrit : « Nous y voilà, au temple des jours qui finissent » (p. 52). Dans une page de son journal : « Encore des pleurs, encore de la souffrance, réorganisation, le temps passe, le temps passe » (p. 65).



LE PIERROT DE LUNE
(pseudonyme de Pierre Moudou)
Derrière le masque du rêve, t. 1
Les deux frères S.E.N.C., 2011, 74 p.

DS

Gants blancs, demi-masque blanc, allure classique, Pierre Moudou joue un personnage : un Pierrot qui écrit et soupire à la Lune. Son premier recueil de poésie, *Derrière le masque du rêve*, a paru à compte d'auteur. Les textes ont surtout été écrits pour des représentations publiques. Les premiers présentent le personnage, les autres sont rassemblés sous le thème « rêve et réalité ».

*Tombe le jour
À tout lieu et bourg
En effet retro
Sous les abat-jour*

(p. 28, extrait)

Effet retro sans conteste, à la lecture de cette poésie chantante, piquetée de lumières qui renvoient à l'enfance, comme si l'« arpège du temps » se jouait sur un piano-jouet, « sans en perdre la rime ». Une autre jolie image : « Les bonheurs qui durent / sont comme les myrtilles » (p. 50, 46).

DANIELLE FORGET
L'appétit des eaux
 Marcel Broquet, 2011, 263 p.



Professeure à l'Université d'Ottawa, Danielle Forget est une femme de lettres. *Brèves littéraires* a régulièrement recensé ses publications. Un essai « passionnant », *Passions bavardes* (n° 80). Un recueil de poésie paru au Liban, *Tambour de voix*, suivi de *Pièces détachées* (n° 77). Deux collectifs de nouvelles et de poésie, qu'elle a codirigés : *Château Bizarre* (n° 82) et *Traversées Québec Brésil / Travessias Brasil Quebec* (n° 79). Un roman policier, *Intrusion* (n° 78), paru en 2008 et dont l'héroïne, Ariane Vidal, vit une nouvelle aventure dans *L'appétit des eaux*.

Encore une fois, l'Amérique du Sud cadre une partie de l'action : après la Colombie (*Brèves* 78), le Brésil où l'auteure a vécu et gardé des contacts. En moins de trois ans, la jeune journaliste a gagné la confiance de Donovan, un enquêteur de la GRC, tout en se taillant à *La Presse*, une réputation enviable.

En vacances au Brésil, Ariane assistera Donovan dans son enquête au sujet d'un attentat perpétré à Montréal, contre la maîtresse sud-américaine d'un industriel québécois s'appêtant à signer un important contrat de barrage. On l'aura compris, ce chantier va inonder une vaste étendue de forêt amazonienne et bouleverser les conditions de vie de nombreux indigènes. Mais les hommes étant ce qu'ils sont, une guerre impitoyable se jouera en premier lieu sur le terrain des intérêts personnels des dirigeants d'entreprise. À signaler, cette trouvaille : le cadeau d'anniversaire de Madame Royer à son époux volage. « Du plus bel effet », disait-elle (p. 250). « Elle comptait sur Sébastien pour décoder l'allusion lorsque serait dévoilé l'extraordinaire bassin exotique » (p. 255). Et bravo pour la fin qui relance l'enquête !

On dit le genre « policier » rare au Québec. Il s'en publie pourtant chaque année entre 40 et 50. On classe dans ce genre les romans d'enquête (p.e. *L'appétit des eaux*) ou d'espionnage, les romans noirs et les polars. Danielle Forget n'est pas la seule membre de la SLL à s'y adonner : qu'on se rappelle seulement *J'ai tué Freud et il m'en veut encore* de Francine Allard (*Brèves* 80), *Les emballeurs de vide* de Robert Brisebois (*Brèves* 81) et *Le coût de la beauté* d'Andrée Dahan (*Brèves* 82). Un peu d'histoire, en conclusion : le premier roman policier québécois daterait de 1837 ; ce serait *Le chercheur de Trésor* de Philippe Aubert de Gaspé. Mais le premier vrai limier de notre littérature, le Jules Laroche du roman *Le Trésor de Bigot*, serait né en 1926 sous la plume d'Alexandre Huot.



CAROLINE LEGOUIX

DS

« Les châteaux de sable du bout du monde »
dans « Papa, p'pa, père, vieux con... »
Virages 57, 112 p., p. 77-78

Spécialisée dans la nouvelle, *Virages* est une revue franco-ontarienne publiée par les Éditions L'Interligne. Le thème de ce numéro : le père. Caroline Legoux a choisi ce délicat moment de la vie où la communication est interrompue, alors que les pensées voguent dans des mondes parallèles.

« Papa, mon p'tit papa [...] Est-ce que tu nous vois
affaires avec nos pelles, à construire des châteaux de
sable qui s'effondraient quand la marée montait [...]

Ils sont si petits dans sa mémoire, petits comme
les grains de sable des châteaux emportés par les
vagues. » (p. 77-78)



ANDRÉ-GUY ROBERT

DS

« La nuée »
dans « Réinventer le 11 septembre »
Mœbius 130, 2011, 164 p., p. 53-58

Lauréat en 2003 du Prix de la bande à Mœbius, André-Guy Robert avait vu sa nouvelle republiée dans une anthologie parue chez Triptyque (*Brèves* 82). Le revoilà en force – dix ans après qu'un journaliste ait déclaré : « Nous sommes tous New-Yorkais »¹ –, dans le numéro thématique de la revue *Mœbius* de l'automne 2011, « Réinventer le 11 septembre ».

Intitulée « La nuée », sa nouvelle réaliste qui n'en réussit pas moins à créer une atmosphère irréelle, nous transporte à proximité des tours jumelles au moment de leur effondrement. Assez près pour que le héros, Lot, soit enveloppé par le nuage de cendres et de débris. Et en même temps assez loin pour qu'il ne puisse en comprendre l'origine. Contrairement à l'évocation biblique, c'est l'homme qui jette « un regard par-dessus son épaule » (p. 54), demeure pétrifié et en même temps élu qui n'a « pas à craindre » (p. 55). Il pouvait donc « s'échapper

1 Jean-Marc Colombani, dans *Le Monde*, 13 septembre 2001. Cité dans la présentation du n° 130 de la revue *Mœbius*.

de cette minute qui n'en finissait pas » (p. 57). Pour l'heure, ne pas chercher d'explications, chercher son air. Plus tard, « établir un rapport entre *cela* et [la] vie de tous les jours » (p. 58). L'auteur, on le voit, entremêle avec art l'intime et le général.

Du coup, la réalité s'était, pour chacun, rétrécie à la portée de ses sens. L'immense territoire de ce qu'on ne voit pas, de ce qu'on n'entend pas, de ce qu'on ne sent pas par soi-même ne donnait plus de ses nouvelles. Aussitôt, les productions de la mémoire et de l'imagination se mirent à coloniser l'ignorance avec des visions d'apocalypse... (p. 53)

DS



HÉLÈNE PERRAS

« Les âges de l'amour »
dans *L'amour selon les générations*
coll. « L'aventure des mots »
Centre Berthiaume-Du-Tremblay
2011, 47 p., p. 20-23

Après une mention en 2010 au concours L'aventure des mots (Brèves 82), Hélène Perras remporte le prix cette année avec « Les âges de l'amour », un récit dont l'habile construction fait appel aux témoignages fictifs de quatre générations d'amoureuses, comme autant de saisons. Commençons par l'hiver, pour nous attarder au printemps.

Il y a Thérèse, la mamie du XXI^e siècle, qui se demande si c'est « liberté ou nécessité quand le souvenir tenaille encore les rêves » (p. 23). Il y a Ginette, qui remercie « la mer verte » et « les vagues molles, pour les rêves à deux sur le sable, pour les ébats des oiseaux » libres comme lui, « à la peau mordorée des gens des îles », et elle, aujourd'hui « jeune maman des Années-Lumière ». Il y a Louise, la fiancée des années 1970, qui, « dans une chambre d'hôtel de banlieue », aime à en perdre la raison et invente « l'exceptionnel ».

Et puis il y a Denise, « dans ce vent d'après-guerre qui souffle si fort ». Elle espère « aimer comme une étoile scintille, comme un oiseau frissonne, comme une fleur oscille ». Elle croit à l'amour-miroir, qui « jette ses feux pour éblouir » et tout embrouiller « pour mieux éclairer, comme un poème ».

Fillette, cette vision de l'amour met sur tes lèvres des mots sans suite ; ta démonstration est celle de tes quinze ans car tu es neuve comme le jour qui naît.

(p. 21)

FRANCINE ALLARD
L'heureux destin des fous
 coll. « Mandragore », Marcel Broquet
 2011, 254 p.



Pour un grand tour de parapsychologie, ne pas oublier de passer par les Cantons de l'Est ! C'est ce que nous propose Francine Allard dans son roman : *L'heureux destin des fous*. Si dans le petit village où se déroule l'action les paysages sont verts, les maisons, patrimoniales et la population, tranquille, il y a néanmoins en montagne une mine de cuivre abandonnée où il se passerait d'étranges choses.

Il faut dire qu'au départ, la vie de l'héroïne ne manquait pas d'insolite. Inséminée, monoparentale et mère d'un grand fils atteint de déficience intellectuelle, elle prend une retraite anticipée grâce à un héritage inattendu. Un délicieux manoir ancestral lui tombe entre les mains. Elle ira y vivre heureuse avec son fils, croit-elle, parmi les fleurs et les petits oiseaux. Mais voilà qu'elle rencontre un mystérieux scientifique... Le monsieur a lui aussi un enfant atteint de déficience intellectuelle, une fille. Ce quatuor se découvre et s'aime. Ils pourraient vivre un bonheur tranquille ; il n'en sera rien. Le mystère s'opacifie, l'insolite se multiplie au rythme de l'entrée en scène de nouveaux intervenants : des membres de la famille, des habitants du village, une psychiatre âgée, un notaire cupide, un médecin dévoué. Des personnages ambigus semblent jouer à cache-cache, et tout se complique encore. Confidences et informations arrivent au compte-goutte. Comme dans un polar, l'enlèvement barbare du chercheur trouve sa place au sommet de l'intrigue.

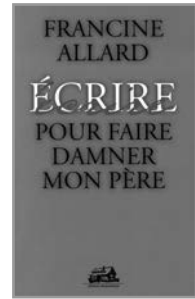
De rebondissements en coups de théâtre, l'auteur nous enserme dans une spirale dont le centre est localisé – rien de moins ! – au Pentagone. Depuis ce haut lieu du pouvoir, quelqu'un ne recule devant rien pour s'approprier l'invention de la machine à briser les tornades, qui fonctionne au xylanthium, une source d'énergie liée aux opérations de guerre. Détournée de ses fins, la machine pourrait devenir une arme de destruction massive. Après bien des péripéties, les amants seront enfin réunis grâce à l'action adjuvante des ressources de la parapsychologie et des extraterrestres.

À signaler : le joli chapitre 10, un tendre moment de pastorale, et l'intéressante variation de la narration. Le roman se lit d'un trait.

Note de l'éditrice : encore une fois, Francine Allard signe une histoire à scénario de film ou de série télévisée (cf. Brèves 80, recension du roman *J'ai tué Freud et il m'en veut encore*).

FRANCINE ALLARD

Écrire pour faire damner mon père
coll. « Écrire », Trois-Pistoles
2011, 181 p.



Quelle intéressante collection que celle-ci! Plus de 40 titres et, surtout, tous les genres, de la dramatique Marie-Claire Blais à la libertine Lili Gulliver, en passant par l'auteur de romans d'espionnage Jean-Jacques Pelletier et Jacques Ferron, poète immortel. Aussi Madeleine Gagnon, que la SLL a eu le plaisir de recevoir à un café littéraire au printemps 2010 (voir *Brèves* 82) et un ancien membre de la SLL, Réal-Gabriel Bujold, qui a intitulé son texte *Devant un rideau de scène*. Avec humour, Francine Allard fait sa place dans cette confrérie.

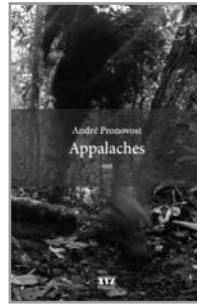
[...] *Écrire mes aspirations, mes conspirations, mes explications au phénomène de jeter sur papier imprimé les raisons qui font de moi une écrivaine. Et entendre marmotter mes collègues que je me prends pour quelqu'un d'autre. Sentir que j'ai le droit et l'occasion toute rêvée de me vanter à fond la caisse sans cachette et sans remords.*

[...] *Avoir la chance d'expliquer pourquoi on a un absolu besoin d'écrire autant, c'est presque déclarer une maladie de paroles. Le grand maux des mots.* (p. 7-8)

Francine Allard le reconnaît : elle a « tout écrit », et elle ajoute, « à la blague », que c'est « pour faciliter le travail de [s]es biographes » (p. 11). Si elle est née en 1949, ce n'est pourtant qu'en 1991 que paraît chez Stanké son premier livre, *Défense et illustration de la toutounne québécoise*. Un livre écrit « par accident » (p. 39), et qui a vécu « tout seul », rapporte-t-elle, « comme un acrobate, haut perché, sans filet » (p. 18). Depuis, une quarantaine de romans, une dizaine de participations à des revues littéraires et à des collectifs, et plus de mille lettres d'opinion.

Si elle écrit tant, c'est qu'elle lit beaucoup. « On ne peut pas écrire si on ne lit pas » (p. 39). Et comme elle a beaucoup lu et écrit, on la retrouve confrontée, dans des jurys littéraires, à sa « plus grande difficulté dans la vie. Dire comme les autres. Être en accord avec les autres membres... » (p. 27). Et lorsque Madame Allard invente une histoire destinée à un enfant, à l'exemple de J.K. Rowling, elle postule que celui-ci est « intelligent » et se distancie des pédagogues « ratatineurs de génie » (p. 65). S'il lui « arrive d'être vraiment vache » – son animal préféré – (p. 101), son *modus vivendi* est plutôt à l'image de son recueil d'entretiens avec Claude Jasmin (qui a son *Écrire*, sous-titré *Pour l'argent et la gloire*) : *Interdit d'ennuyer*.

ANDRÉ PRONOVOST
Appalaches, XYZ, 2011, 300 p.



DS

André Pronovost a fait paraître chez XYZ une nouvelle édition de *Appalaches*, son *road novel* sorti en 1992, au Boréal. C'est le récit d'un homme encore jeune qui, en 1978, remonte un long « chemin de randonnées paysages », le mythique Sentier des Appalaches (l'*Appalachian National Scenic Trail*). Si son tracé a été conçu en 1921, officiellement, ce n'est qu'en 1948 qu'un premier randonneur a relevé le défi de parcourir ses 3510 kilomètres d'une traite et en une seule saison. C'est ce qu'on a appelé par la suite le *thru-hiking*.

On ne saurait mieux décrire le périple du personnage principal que ne le fait la quatrième de couverture de l'ouvrage. Vous avez bien lu « personnage » car il s'agit non pas d'un journal de voyage, mais d'un roman inspiré de faits vécus : « C'est une plongée en apnée au cœur de l'inconscient américain, en compagnie d'Elvis, de Marilyn, de Bob Dylan et de la Vierge Marie. C'est une réflexion sur l'amour et sur la vie, un hymne à la nature doublé d'une quête spirituelle, un *road novel* à l'écriture sensuelle et rythmée. C'est un inoubliable poème. »

Ouvrons donc ce livre sans plus tarder pour suivre les traces de notre émule de Jack Kérouac et de Jacques Poulin. Le même point de départ que dans son roman *Plume de Fauvette* (recension *Brèves* 79) : le Bord-de-l'eau, dans le quartier lavallois Saint-Vincent-de-Paul. De là, un 727 bondé d'Eastern, puis, déjà ! Atlanta.

Récupérer mon sac à dos, qu'en tressaillant d'une joie nerveuse j'apercevais par le hublot, au sortir des soutes, puis aller aux renseignements sur le chemin du premier gîte, résumait mes volontés. (p.19)

Et commence la longue marche.

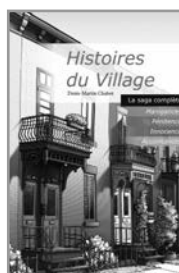
J'appartenais à Hawk Mountain et aux puissances qui l'habitaient. Je n'avais pas à m'inquiéter. [...] La piste courait d'une souche à l'autre, d'un roc à l'autre, d'un buisson d'azalées à un champ de fougères. Les massifs de rhododendrons au milieu desquels elle se faufilait ne disaient rien de leurs secrets. [J'allais], avec mon sac et mes souliers, avec ma voix qui chevrotait, avec tout mon passé, avec tous mes péchés. Anxieux de survivre à mes défaites phénoménales, à l'éclatement de ma jeunesse, à l'épuisement de mes formules [...] (p. 31, 104, 106)

Je pique-niquai dans l'herbe chaude, adossé à un poteau, mes vieilles quilles dures comme le fer allongées au soleil. Un reste d'affiche électorale au poste de shérif paraît mon poteau. Passant par là et jetant vers moi sa figure de parchemin et son regard de l'Ancienne Loi, une mémé en croissant de lune, coiffée d'un foulard, me lança sur un ton prophétique et haut perché qu'il y avait une araignée dans le plafond de l'humanité, et que, bref, je faisais bien d'aller comme ça, par monts et par vaux, et de confondre les mécréants. [...] Mais qui étais-je ? J'étais, j'étais un fugitif, un poète accablé sur la voie des étoiles, un cheval effrayé avec une rose à l'oreille. (p. 99, 89)

Note de l'éditrice : je n'ai pas lu *Appalaches*. Mon Shéhérazade me l'a lu soir après soir, sur l'oreiller. Sous mes paupières closes, je voyais par les yeux du marcheur. Ce n'est qu'au moment d'écrire cette recension que j'ai réalisé combien il serait fascinant de se faire raconter sur une scène cette quête naturelle de l'essentiel. Une pièce à un personnage. À la fois petit et immense.

FT
DS

DENIS-MARTIN CHABOT
Histoires du Village (vol. 1 à 4)
Textes gais, 2011
(réédition numérique)



Le premier roman de la suite *Histoires du Village*, « Manigances », a paru à compte d'auteur en 2003 puis, en 2006 à Paris, aux Éditions Textes Gais, après avoir remporté le Prix Gros Sel, en Belgique. La suite a paru chez divers éditeurs, puis le tout a été republié en France, en réédition numérique et bientôt – nous dit-on –, papier.

Avec son talent de conteur, Denis-Martin Chabot nous fait graviter avec force réalisme dans le monde et la culture homosexuels. Les personnages, dans leur quête d'amour, vacillent entre leur besoin de vérité et la tentation du mensonge qui les attirent tout autant. Dans un style bien personnel, l'auteur fait évoluer ses personnages au temps présent. Et – habileté du récit – une autre narration sous forme de courts chapitres en italique nourrit progressivement notre curiosité quant au dénouement. Par exemple :

Montréal, juillet 1984
« CRIME GAI »
Un titre que Pierre déteste.

« La police a déposé des accusations contre Jean Ainsley [...] retrouvé le 3 juin dernier sur les lieux de la mort suspecte d'un homme dans l'est de la ville. [...] Ce qui fait croire à un crime gai, c'est que le cadavre a été découvert dans une sorte de donjon. Selon l'agent Plourde, ce type de pièce est très populaire dans les milieux gais où l'on pratique le sadomasochisme. Les gais aiment se torturer. »

(extrait de *Manigances*, p. 116)

L'écriture de Chabot a des courants d'inventivité et de subtilité. Ses textes donnent à lire une réalité humaine distincte certes, mais qui nous concerne tous (*idem*, p. 117-118).

La mousse blanche du lait de son latte se dilue tranquillement au brun espresso du café. Tout devient beige. Roger Marchand a passé sa vie à avoir honte et à se cacher, à faire comme son latte... [...] « Pourquoi? Pourquoi moi », se demande-t-il?

[...] Marc Saint-Jean n'a pas plus de réponses à cette question de Roger qu'il n'en a à celle que posent les personnes qui refusent leur handicap.[...] Pourquoi pense-t-il à Marc tout à coup? C'est le maudit café! Il s'en convainc. Des beaux gars, certains visiblement gais, d'autres visiblement hétéros, d'autres encore visiblement rien! Les invisibles! [...] Roger sourit. Il ne sourit à personne en particulier...

RÉJEAN ROY

Dans *Apparences trompeuses*

et *De vers et de prose*

L'arc-en-ciel littéraire, 2011 (152 et 184 p.)

Dans ses quatre proses du collectif *Apparences trompeuses* (« Le centenaire », « Quel malotru ! », « Vive la différence ! », « Jojo Larue »), Réjean Roy nous dépeint les difficultés et l'opprobre social auxquels les homosexuels font encore face dans leur quotidien. Il plaide avec tant de conviction l'incompréhension, qu'il nous en donne l'image d'une collision frontale entre les désirs des uns et les réticences des autres. Mais, en fin de compte, ses personnages cherchent toujours à s'accepter eux-mêmes, à défaut d'être acceptés par leur entourage. Son regard est à la fois cru et cruel. Tout est là, tout est dit, les inconforts, les rejets, les bonheurs et les manifestations des désirs. Les évocations physiques, sexuelles et sensuelles pullulent. Sans doute décelons-nous à la fois une amertume concernant ce que vivent les gais et un espoir que chacun puisse sinon jouir d'une acceptation, du moins espérer une tolérance envers leur différence.



FT

Dans ses six poèmes du collectif *De vers et de prose* (« J'ai soif de toi », « Comment te dire que... », « Pourtant... », « La presque centenaire », « Je regrette tellement »), Réjean Roy plonge dans le lyrisme des mots et de l'évocation intérieure du poète esseulé, certes, mais nourri de désirs inassouvis : *Jamais je n'ai pu te dire / Qui j'étais vraiment / Ce qui alimentait mes dunes / Ou faisait briller mon soleil / Lorsque minuit résonne dans la nuit étoilée* (extrait de « Je regrette tellement », p. 137).

En somme, dans ses vers, comme dans sa prose, l'auteur se révèle lui-même frénétiquement, tout en sachant s'éloigner le plus souvent de la thèse sociale qui pourrait appauvrir les qualités littéraires de son œuvre.

HP

MICHELINE DUFF

Pour les sans-voix

t. 1 « Jeunesse en feu »

Québec Amérique, 2011, 345 p.



Isabelle Guay-Deschamps, un personnage criant d'actualité, vit une intrigue en deux volets simultanés. En effet, cette jeune femme policière chargée d'enquêtes à la DPJ doit faire face à la double tâche qui échoit aux femmes de carrière : au travail, heures supplémentaires, fatigue ; à la maison, sentiment de culpabilité, problèmes de famille. L'héroïne est cruellement tiraillée par ses responsabilités.

Le roman, habilement construit, présente d'abord une trame dramatique propre au schéma d'un roman policier. Il y a eu crime, il faut trouver le coupable. L'autre action concomitante relève de la vie privée de l'héroïne quand, à domicile, elle doit affronter un grave problème de comportement de sa fille aînée. Cette femme, tout à la fois forte et déchirée, rêve de faire son devoir professionnel et de maintenir le bonheur familial ; elle rêve aussi d'amour. Ce n'est pas facile.

Écrivant dans le langage correct et actuel du Québec, la romancière utilise néanmoins certaines expressions du cru qui viennent fort à propos marquer une émotion ou résumer une situation. Quant aux deux intrigues – considérées sous le thème du bonheur ou du malheur dans l'enfance –, si l'enquête policière s'oriente vers une déception vis-à-vis du système judiciaire, la situation familiale, elle, a de meilleures chances de se dénouer dans la bonne entente et dans la joie pour tous.

Pour les sans-voix : un roman fort à propos et absolument vraisemblable.

LISE BONNEVILLE
Quoi de neuf au village ?
Les Francophiles, 2011, 94 p.



DS

Après *La vie avec eux*, un roman psychologique en trois tomes, et *Tiens-toi après les oreilles à Papi!*, un charmant conte pour enfants (*Brèves* 82), Lise Bonneville publie aux éditions Les Francophiles (à compte d'auteur) un recueil d'une douzaine de contes et nouvelles campés dans un village fictif du Québec des années 1950. *Quoi de neuf au village ?* On pense au Babine de Fred Pellerin, en moins allégorique : l'idiot reçoit de la vie plus qu'il n'en attendait et un incontournable curé perd la tête – sans intervention diabolique –, avant qu'une tornade ne ravage un rang de campagne, entraînant une corvée générale, comme cela se faisait encore à l'époque. Noble solidarité? La femme du boulanger en profitera pour assouvir une vengeance personnelle et l'embaumeur pour se dépasser et exposer des trépassés « plus beaux que de leur vivant » ! (p. 44). Un jeune femme se découvrira une vocation religieuse par dépit, comme – on le conçoit sans peine – cela devait se produire trop souvent. Une autre attendra fidèlement le retour d'un époux disparu dans une nouvelle qui a l'originalité d'en avoir fait, aux yeux des villageois, rien de moins qu'une héroïne.

Vers la fin de la saison des récoltes, quelqu'un proposa à l'assemblée du Conseil municipal d'organiser une fête pour rendre hommage à « La femme la plus fidèle du village ». Cette idée souleva l'enthousiasme général. On fit graver une plaque en l'honneur de Florence Lamothe « Femme fidèle et à sa place ». Chacun acheta une carte d'entrée à la salle paroissiale, ce qui permit d'amasser une somme considérable destinée à la réparation du toit de l'église.

(p. 53)

On continue avec une bande de gypsies voleurs de bétail, qu'il est bien commode d'accuser pour disculper l'un des siens – selon les dires d'une grand-mère, il en serait venu à Saint-Éphraïm-des-Sept-Jouissances, dans le temps... Enfin, un sexagénaire philosophe, libéral et impie meurt à l'apogée de la Révolution tranquille, alors que la religion a perdu de son pouvoir.

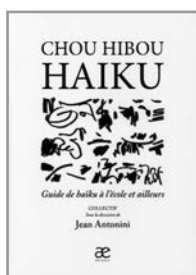
Il fut donc enterré au cimetière catholique, malgré qu'il n'avait pas fait ses Pâques depuis plus de cinquante ans, et personne ne trouva à redire là-dessus.

On grava même sur sa pierre tombale l'épithaphe qu'il avait lui-même composée : « Quand on prône des idées à l'avant-garde de la population, mieux vaut se préparer à vivre très vieux si on veut être compris. »

(p. 85)

En bref, un petit recueil qui s'immisce avec humour et imagination dans la Grande Noirceur du Québec des dernières années de la Revanche des berceaux, et dont la couverture vieillotte semble tout droit sortie de la bibliothèque vitrée d'une regrettée grand-mère.

DS



LUCE PELLETIER

« Le renku », dans *Chou hibou haïku*

Guide de haïku à l'école et ailleurs

Alter (France)

2011, 218 p., p. 94-109

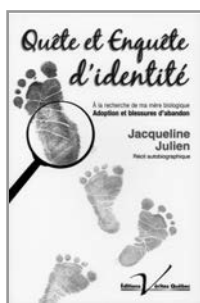
Il a paru en France, sous la direction de Jean Antonini, un « Guide de haïku à l'école et ailleurs ». Luce Pelletier signe un chapitre de *Chou hibou haïku*, celui sur l'un des genres littéraires nippons qu'elle pratique : le *renku*. Son essai se referme sur cinq propositions d'écriture ; on aura parcouru pour y arriver un trajet parsemé de termes japonais et d'exemples organisés en tableaux. On aura appris, entre autres, que traditionnellement, le *renku* comporte trente-six versets et qu'il s'agit d'une suite de brefs poèmes composés par plusieurs participants recherchant une harmonie d'ensemble ou, comme l'écrit Luce, « une expression de la vie à travers les saisons » (p. 98). Quand on lit qu'« habituellement, l'invité d'honneur écrit le premier verset du *renku* », que « ce verset exprime la gratitude et est écrit sans tabou », que le dernier « fait écho au tout premier verset » et « exprime la joie de compléter le *renku* », on comprend que ces règles sont tout empreintes de politesse et de délicatesse (p. 99).

Luce Pelletier a inventé une variante de cet art traditionnel, qu'elle a nommé *rengoum*. Ce genre combine certaines règles du *renku* / *renga* à la contrainte de répétition de vers particulière au pantoum (une forme fixe de poésie classique, à la française). Le *rengoum* s'écrit par deux poètes, en alternance. Elle a fait paraître un article sur ce sujet dans la *Revue du tanka francophone* du mois de mai 2009. Et elle n'est pas la seule *haijin* contemporaine à proposer de nouvelles combinaisons. La poésie japonaise n'est donc pas si figée qu'on le penserait.

Notez que DIANE DESCÔTEAUX, haïkiste membre de la SLL, est citée par au moins deux coauteurs du collectif.

JACQUELINE JULIEN
Quête et enquête d'identité
Véritas Québec
2011, 224 p.

HP



Quête et enquête d'identité, le récit autobiographique de Jacqueline Julien¹, raconte un malaise identitaire et la recherche incessante des racines biologiques d'une enfant abandonnée à l'Hôpital de la Miséricorde², puis adoptée en 1950.

Quoique ayant grandi dans un milieu aimant, elle a souffert du manque de transparence de ses parents, absolument fermés sur les détails de sa naissance ; si bien que leur silence sur son origine est devenu manque essentiel.

Mon vieux chêne semble si bien enraciné sur cette terre que je le regarde maintenant comme un refuge précieux dans la tourmente que je vis. Je l'ai découvert mais lui, il m'attendait. Le temps que je grandisse, sans doute. Il est immense au cœur de la clairière, aussi seul que moi... Pas étonnant que je vienne m'y adosser pour faire le point, de plus en plus souvent.

(p. 13)

Elle avait alors dix-sept ans... Quelques années plus tard, son parcours est marqué par l'avortement clandestin d'une amie. Elle se questionne sur le choix fait par cette jeune femme enceinte d'un inconnu : avorter ou laisser vivre pour abandonner ensuite. Dilemme pathétique qui alimente son questionnement essentiel : « Qui suis-je, qui est ma mère ? » Notre héroïne raconte avoir par la suite été confrontée à son propre désir d'enfant. Lorsqu'elle parvient à devenir enceinte, la vie qu'elle porte lui permet, pour un temps, de cesser de scruter le passé pour se tourner vers l'avenir. Alors, donner naissance à un enfant désiré, attendu, choyé, devient une réalité qui nourrit son couple. Aujourd'hui grand-mère, elle explique fort bien son combat intérieur, très émotif : le besoin de connaître ses origines, la crainte d'apprendre les raisons de son abandon et la peur de heurter ses parents adoptifs.

Remarquable conférencière, Jacqueline Julien livre son expérience personnelle avec passion et pudeur. À travers ses mots, toute une génération d'enfants abandonnés tente de trouver leur place et de grandir en dépit des blessures.

¹ Marie Brassard, membre de la SLL, a été la *coach* d'écriture de Jacqueline Julien pour cette publication à compte d'auteur.

² On se souviendra du café littéraire de la SLL (novembre 2010) avec Micheline Lachance, auteure de la biographie de Rosalie Jetté, qui a fondé à Montréal, en 1845, l'Hospice de Sainte-Pélagie, mieux connu sous le nom de Miséricorde (*Rosalie Jetté et les filles-mères au XIX^e siècle*, éditions Leméac).

ARMAND MARTEL
Le Livre
 Savoir7Pouvoir.com
 2011, 245 p.



Dans sa note biographique, Armand Martel se décrit en ces mots : « penseur, autodidacte, curieux, entêté ». Paru à compte d'auteur, son livre à la couverture toute blanche, intitulé *Le Livre*, est sous-titré *Les Origines du Comportement Humain*, puis sous-sous-titré *La Recherche du Bonheur par la Connaissance de Soi*. De façon atypique, *Le Livre* s'ouvre sur une impressionnante bibliographie non exhaustive. On tourne les pages jusqu'à un « Avis aux lecteurs » qui se termine (modestie d'un honnête essayiste ?) par ce proverbe espagnol : « Il n'y a pas de mauvais livre qui ne contienne aucune bonne idée. » L'auteur s'emploie ensuite à faire la démonstration d'une citation d'Anatole France, en exergue : « Toute la richesse, toute la splendeur, toute la grâce du monde est dans le passé. » Si l'ouvrage est à la fois vulgarisation scientifique et philosophie, l'aphorisme poétique n'en est pas moins très présent (peut-être à l'insu de l'auteur) :

L'homme est un être complexe; l'arbre aussi. (p. 52)
La graine au sol contient déjà tout ce qui fera un arbre majestueux... (p. 55)
Par la brèche, la radicule sort de la graine. (p. 55)
Tous les arbres se dépouillent régulièrement. (p. 66)
Un noyau fait office de cœur. (p. 88)
Un feu s'allume avec du bois mou et sec. (p. 119)
Têtes et pieds chez l'homme; cime et racines chez le végétal. (p. 149)
Une fois le calme revenu, l'animal retourne à la vie normale. (p. 211)

<p>Éditions Véritas Québec</p>	<p><i>Marie Brassard</i> Éditrice</p> <p>Services d'évaluation de manuscrit Édition numérique et imprimée Coaching d'écriture Formation en communication</p> <p>2555, avenue Havre-des-Îles, bureau 118 Laval (Québec) H7W 4R4 Tél. et boîte vocale: 450-687-3826 mariebrassard@gmail.com</p>
--------------------------------	--

LISE BERGERON

*Courtepointe**Des histoires qui font chaud au cœur*Association du Québec
pour l'intégration sociale (AQIS)¹
2011, 142 p., p. 119-125

Jean-Marie Bouchard à ses côtés, Lise Bergeron a vécu avec sa fille Dominique, déficiente intellectuelle. Elle en témoigne dans un collectif, avec onze autres femmes que l'amour a transformé en guerrières, comme le dit la comédienne Guylaine Tremblay dans la préface, ajoutant qu'après la lecture de ces touchantes histoires de vie, on a « la certitude que la lumière n'est pas toujours là où on croit la trouver... » (p. 5)

Dominique est décédée l'hiver dernier, d'un cancer. Elle a vécu en s'acceptant telle qu'elle était. Mais surtout, elle a apporté de la joie; plus encore, elle a su se donner le pouvoir de transformer positivement son environnement et ses proches.

Les yeux de Dominique voient d'abord l'essentiel des êtres. Peu importe ma tenue vestimentaire, mon âge, mon poids, mon allure, elle me voit avec les yeux du cœur. J'essaie de faire comme elle. Tout au long de sa vie, elle m'a guidée dans le choix de mes amis. Son attitude et ses comportements attirent ou éloignent les gens que je côtoie. Ceux qui ne se sentent pas à l'aise ne restent pas dans notre environnement et la suite des choses lui a donné raison. (p. 123)

Pour la présidente de l'AQIS, Lucie Villeneuve, ce livre plaide pour une société plus accueillante (ou bienveillante) envers ces enfants que l'on dit « différents ». Quand elle attribue au recueil un « pouvoir transformateur » (p. 6), à notre tour de plaider pour un partage plus équitable de ces enfants, à la fois pour côtoyer et alléger les aidants naturels et nous ouvrir à ce qu'ils ont à donner. Comme les autres mères exemplaires qui se confient dans *Courtepointe* (un titre on ne peut mieux choisi), c'est en partie grâce à ce qui était au départ un drame, que Lise Bergeron s'est révélée à elle-même.

Si [Dominique] n'avait pas été dans ma vie, je n'aurais probablement rien fait de toute mon implication sociale. La femme que je suis devenue a été façonnée par sa présence. Cette empreinte est maintenant indélébile et permanente. (p. 123-124)

Note de l'éditrice : que fera de moi mon petit-fils « différent » ? Que fera-t-il de ma fille, sa mère ? Oui, il y a la peur... et quelque chose d'autre que je ne reconnais pas encore. Merci Lise.

¹ Créé en 1951, par des parents, l'Association du Québec pour l'intégration sociale souligne son 60^e anniversaire avec la parution de ce collectif.

FRANÇOIS TARDIF
Petit-Loup fait le fou! et
À l'ombre d'un loup
 Parfum d'encre junior
 2011, 24 p. ch.



*Je m'appelle Petit Loup.
 Je m'amuse comme un fou...*

*Sur le pont d'un grand voilier,
 fait de mille et un oreillers,
 je suis le capitaine des pirates.*

Prolifique auteur pour la jeunesse, François Tardif connaît bien les loups puisqu'il en a déjà été un dans *Une faim de loup*, une série télévisée dont il était à la fois l'auteur et le comédien principal, série diffusée sur Canal famille et en Europe (Brèves 77).

On se souviendra de ses premières collaborations avec l'éditeur Parfum d'encre junior : le bel album *Les légendes du Québec* (Brèves 82) et la série de romans pour adolescents *Klara et Lucas* (Brèves 80). Pour les deux premiers tomes de cette nouvelle collection, le conteur s'adresse aux enfants de dix-huit mois et plus. Ses histoires sont fort joliment illustrées par Véronique Hermouet, une Française (rien d'étonnant puisqu'il s'agit d'une collaboration avec Auzou, un éditeur parisien).

Dans le premier album, Petit-Loup monte un spectacle pour ses toutous-doudous. Dans le second, il est effrayé par des ombres. Deux thèmes classiques toujours d'actualité, comme le confirmeront parents et éducateurs. L'écriture rime ou pas, selon l'inspiration (ou plutôt la respiration).

*Bien caché sous les couvertures,
 je n'ai pas dormi de la nuit.
 Est-ce possible que moi, Petit-Loup,
 même petit,
 même brave et tout,
 je sois celui
 qui a peur de tout?*

Mentionnons que François Tardif termine une maîtrise en littérature à l'Université de Montréal. Le sujet de son mémoire : le transert créatif en littérature jeunesse.